

ALBUMS DU CROCODILE

SUPPLÉMENT AU CROCODILE N° V PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

Les Anciennes demeures Seigneuriales du Lyonnais transformées en Cliniques ou Hôpitaux

par E. SALOMON



1938

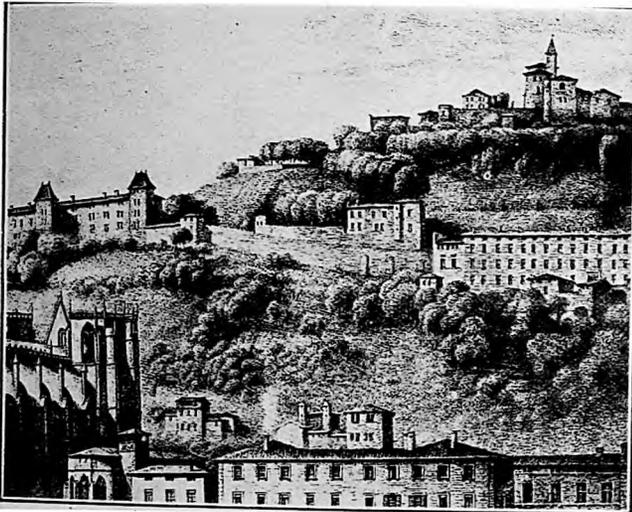
Les Anciennes demeures Seigneuriales du Lyonnais transformées en Cliniques ou Hôpitaux

Déjà en 1932 (N° 4) le Crocodile a consacré un numéro spécial abondamment illustré à l'ancienne demeure de Bellegrève, devenue ensuite la royale Abbaye de Chazeaux puis après la révolution l'hôpital des Chazeaux dont la silhouette dominant le quartier St-Jean était familière à tous les Lyonnais. Aujourd'hui son emplacement, objet de travaux presque incessants n'arrive pas à prendre figure normale dans le paysage, les rocs caverneux qui servaient d'assises aux vastes bâtiments semblent autant de pleureuses désormais figées pour des siècles dans une attitude désespérée.

Plus récemment un album du Crocodile nous a retracé la glorieuse histoire du château du Perron, où subsistent encore tant de restes d'un merveilleux passé. Dans les pages qui vont suivre nous allons retracer l'histoire de quelques autres manoirs devenus les uns temporairement, les autres définitivement des abris confortables et sûrs pour les misères humaines.

L'ANTIQUAILLE

Sur le penchant de la colline de Fourvière, se dressent encore les bâtiments aujourd'hui imposants de l'Antiquaille, qui ne sont autres que ceux d'un ancien château agrandi à plusieurs reprises. Selon Perret de la Menue, là se serait même élevé le Palais des Empereurs romains, dans lequel la nièce d'Auguste, Antonia, épouse de Drusus, aurait mis au monde le célèbre empereur Claude. Plus tard, Septime Sévère aurait embelli ce palais où Caracalla devait naître le 4 avril de l'an 188. Enfin, vers le milieu du II^e siècle de notre ère, Saint-Pothin aurait été enfermé dans les souterrains du palais, où l'on montre encore le cachot où souffrit cet apôtre des Gaules. A 2 mètres de profondeur, sous les bâtiments actuels, existe encore une mosaïque de 100 mètres de longueur, à l'endroit même où fut découverte la statue en



L'ANTIQUAILLE et les CHAZEUX
d'après le tableau de Michel GROBON (1818), fragment.

(Musée de Lyon).

marbre de la déesse Fortuna. En agrandissant les bâtiments, les Visitandines trouvèrent l'épithaphe d'une fille de Trajan morte à un an et 47 jours ; en 1855, on trouva encore une borne de marbre portant : *Finis coll. Larum in Dom. Julia*, c'est-à-dire. limite du collège des Dieux Lares dans la maison de Julia. Or Julianus était un haut fonctionnaire du III^e siècle.

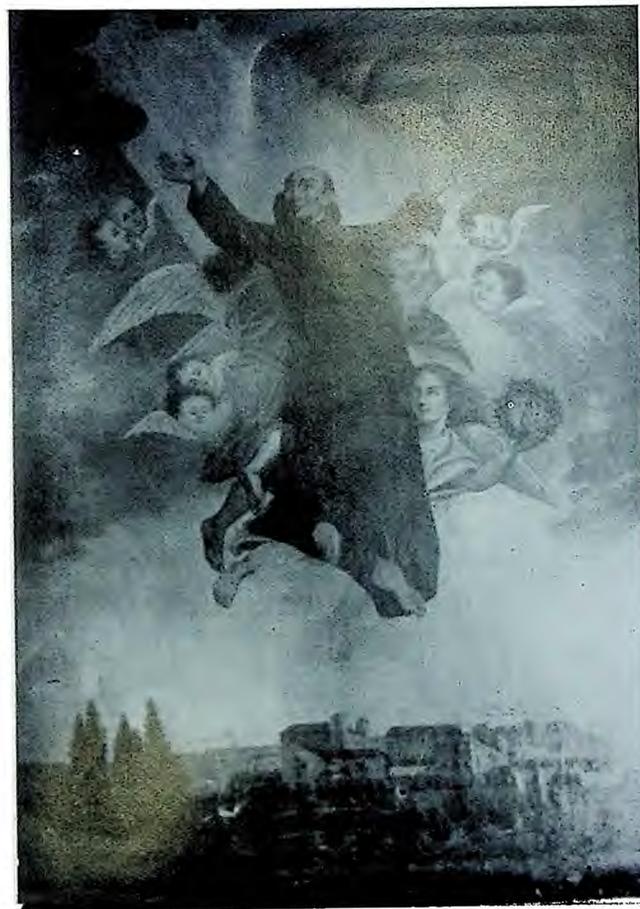


L'Antiquaille au temps de Pierre Sala

(Bois de Marie Granger).

Mais ensuite vint une longue période de nuit complète ; le palais a disparu. Sur son emplacement, était la vigne des frères Berjon, quand Pierre Sala en fit l'acquisition et édifia sur les fondations romaines un château flanqué de deux pavillons, et reposant sur de solides arcades. Cette construction, dont l'image nous a été conservée, est méconnaissable aujourd'hui. Cependant, sur la montée du Chemin-Neuf, l'ancienne porte d'entrée existe toujours, admirablement conservée.

Elle est surmontée de deux écus accolés : le premier, *d'or au sanglier de sable, colleté par un limier de gueules* (qui est Buatier) ; le deuxième, *écartelé aux 1 et 4 de Buatier, aux 2 et 3 de gueules au croissant d'argent surmonté d'une étoile d'or, le tout en bande* (qui est Sala), le tout surmonté d'un casque fermé, posé



Château de Champagneux, en 1825 (Saint-Jean-de-Dieu).
Le tableau est dans la sacristie.

(Photo Max Desistes).



Champagneux.

(Photo Max Desisles).

de profil, assorti de ses lambrequins des émaux de l'écu, et surmonté, pour cimier, d'une tête de limier.

L'historien de Rubys raconte que Charles VIII partant pour Naples, en 1494, « voulant reconnoître le grand contentement qu'il avait reçu en ces passages, qu'il avoit fait par Lyon, des consuls et des habitans de la dicte ville, receut en son service plusieurs jeunes hommes des meilleures maisons de la ville, du nombre desquels fut Pierre Sala, seigneur de l'Antiquaille, sur Lyon, qu'il honora pour les belles parties qu'il recogneut en luy d'un estat d'escuyer d'escuyer de sa maison ».

Pierre Sala rassembla dans son château toutes les antiquités trouvées pendant sa construction, d'où vint le nom d'Antiquaille. Il avait épousé Marguerite Bullioud, veuve d'Antoine Buatier. En 1513, Pierre Sala reçut la visite du roi François I^{er}, convié en ces termes :

*S'il vous plaisoit un jour me faire honor
A venir veoir là-haut, en déduysant
L'Anticaille, de livres verrez cent
A vostre choix, du grand jusqu'au mineur...*

Le château de l'Antiquaille passa ensuite à Benoît Buatier, docteur ès-droit, sacristain de Saint-Nizier, chanoine de l'église collégiale de Saint-Paul, puis chamarier, fils de Benoît Buatier, contrôleur de l'entrée des draps de soie à Lyon, et de Marie de Chastillon, fille elle-même de Noël de Chastillon, Seigneur du Soleillant en Forez, et de Gabrielle de Billon. Benoît Buatier mourut le 17 décembre 1575 et fut inhumé dans la chapelle de la Cadière, en l'église Saint-Paul. Il avait testé le 17 janvier 1570, en faveur de Symphorien Buatier, seigneur de Montjoli, époux de Léonarde Albisse.

Symphorien Buatier laissa le château de l'Antiquaille à sa fille Françoise Buatier, qui le porta par mariage, le 14 juin 1580, à Claude de Rubys, fils de Geoffroy de Rubys et de Sybille Peyron. Rubys porte : *d'or, au mont de trois pointes d'azur surmonté de trois rubis en losange de gueules*. Claude, né en 1533, mourut en septembre 1613. Françoise Buatier ayant testé en faveur de son mari, celui-ci légua l'Antiquaille à Jeanne Buatier, sa belle-sœur, veuve de Guyot de Masso, seigneur de Saint-André, par acte du 31 janvier 1595. Claude de Rubys, conseiller au présidial de Lyon, au Parlement de Dombes, deux fois échevin de Lyon en 1583-4 et 1592-3, prit avec ardeur le par-

ti de la Ligue, mais devint plus tard ardent royaliste. Exilé six ans en Avignon, il y composa sa célèbre *Histoire de Lyon*.

Madame de Masso vendit l'Antiquaille à Mathieu de Sève, pour 21.005 livres, et ce dernier en fit don aussitôt au monastère de la Visitation, où était sa fille.

Le 3 avril 1630, la supérieure, Marie de Quérard, en prit possession et fit immédiatement construire de nouveaux bâtiments, notamment une chapelle qui fut consacrée le 1^{er} octobre 1639, par Mgr de Cohon, évêque de Nîmes.

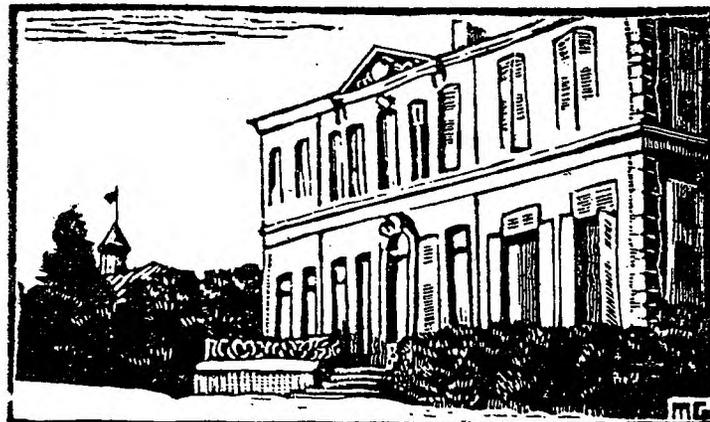
La seconde supérieure, Elisabeth de Sève de Saint-André, fille de l'acquéreur, fit faire à ses frais de nouvelles constructions et de superbes aménagements, puis vinrent Marguerite-Marie de Foudras, Gabrielle-Henriette de Clermont de Montoisson, qui reçut à l'Antiquaille Louis XIV et Anne d'Autriche ; puis Mesdames de la Pallu, Suzanne-Marie des Riants de Villéray, qui fit édifier une troisième façade ; de Radel, Bailly, Paillard, Cholier, et de Nervo. Ces deux dernières firent remettre en état, de 1758 à 1782, les vastes souterrains romains qui existent encore, mais que l'on a dû fermer récemment, des éboulements s'étant produits. Le vieux manoir fut, bien entendu, confisqué sous la Révolution et vendu le 22 pluviôse, an 2, au sieur Picot il passa ensuite à Gerbes de Tours, Mey et Noilly, mais tout avait été pillé, les objets d'art volés ou vendus, les meubles de la chapelle dispersés.

En 1804, la Ville de Lyon y installa les vieillards et les mendiants de la Quarantaine ; l'aumônier, l'abbé de Vitry, organisa bientôt ce nouvel hospice, qui fut enfin acquis pour 76.500 francs. Après avoir longtemps lutté pour son autonomie, il fut englobé dans l'administration des Hospices. On y a logé les aliénés en 1862 et, de nos jours, c'est l'un des grands hôpitaux de notre ville.

BAYERES

Sur le territoire de Charnay, mais à moins de 2 kilomètres du vieux bourg de Châtillon-d'Azergues, se dresse, sur un petit plateau d'où la vue s'étend au loin jusqu'aux monts du Lyonnais, aux monts d'Or et aux monts du Beaujolais, le château restauré de Bayères. Une magnifique avenue plantée de beaux arbres et à laquelle une grille majestueuse donne accès, conduit jusqu'au château, dont la façade se mire dans un étang. Le parc, clos de

murs du côté de la route, s'ouvre par une esplanade du côté du couchant. Quelques débris d'anciens chapiteaux et de sculptures du moyen âge, provenant sans doute du château primitif, sont encastrés dans le mur extérieur du parc.



Le château de Bayères, état actuel

(Bois de Marie Granger, d'après une photo de Jehan Lacombe de Lapeyrouse).

Le château, tel qu'il se présente aujourd'hui est l'œuvre des Inguibert de Pramiral, vers 1750 ; mais il a été intelligemment restauré par Edouard Aynard à la fin du XIX^e siècle.

La façade principale est décorée d'un fronton aux armes des Aynard : *d'argent au nord de sinople, terrassé de même, à la haie à claire-voie de sable, posée en fasce brochante sur le tout.*

La façade latérale, qui regarde le midi porte le même fronton, mais aux armes des Montgolfier. On retrouve le blason des Aynard au-dessus d'un passage voûté qui est accolé à la façade nord.

A l'intérieur, un majestueux escalier de pierre avec balustrade en fer forgé, conduit aux étages supérieurs. Les plafonds des appartements sont à la française ; dans l'une des pièces, aujourd'hui transformée en dortoir pour les malades, les poutres sont décorées de fresques héraldiques, dans le goût du XIII^e siècle, qui semblent inspirées des peintures de la salle de la Diana, à Montbrison. Dans la chambre de Mlle Dorlier, infirmière-majour

du sanatorium de Bayères, ont été rassemblées avec beaucoup de goût des aquarelles représentant le château, œuvres des malades.

Du côté du levant, des bâtiments de service flanquent la cour d'honneur. C'est dans ces bâtiments, décorés d'une baie majestueuse et de plusieurs fenêtres à petits carreaux, qu'Edouard Aynard avait installé sa bibliothèque dont tous les livres portaient un bel *ex libris* à ses armes avec la légende : *Bibliothèque de Bayères*. Il ne reste plus que les rayonnages aujourd'hui remplis de linge, car la salle a changé de destination ; elle est devenue la lingerie du sanatorium. La cheminée a gardé sa belle Bretagne aux armes des du Lieu de Charnay.

Bayères est cité dès 1025 dans une charte mentionnant un accord entre Girin et l'abbé de Savigny. En 1262, Jean de Bayères fait hommage de ses terres de Chazay à l'abbé d'Ainay. En 1333, Geoffroy de Saint-Julien, chevalier, seigneur de Lozanne et de Bayères, fait hommage pour sa maison de Bayères qu'il reconnaît tenir de l'archevêque. Au XIV^e siècle, le seigneur de Bayères est Humbert Richard qui vendit le fief à Thomas Bonjour, chevalier, qui en rendit hommage en 1359. Voici d'ailleurs le texte de l'hommage rapporté par le docteur Morin, dans son ouvrage sur le canton d'Anse.

« 4 décembre 1359 ; noble Thomas Bonjour reconnaît tenir de l'archevêque de Lyon sa portion de la maison-forte de Bayères, située en la paroisse de Charnay, et par lui acquise de noble Humbert Richard, co-seigneur de Châtillon ; il en fait hommage ce jour, les mains jointes et mises dans celles dudit seigneur archevêque, donnant le baiser de paix et de bouche et jurant sur les Saints Evangiles d'être fidèle et rendre tout ce que doit un vassal à un seigneur. »

Catherine d'Ars, mentionnée en 1370 et 1390, mariée à Thouard d'Ambroinay, est dame de Bayères dès 1350. Elle testa en 1406, voulant être enterrée à l'Île-Barbe, au tombeau de ses prédécesseurs, elle donna à l'abbaye 40 sols viennois de rente annuelle et perpétuelle ou 80 francs d'or pour une messe par semaine. Elle légua sa seigneurie de Bayères à son neveu Guillaume d'Ars, fils de Geoffroy d'Ars, damoiseau, lequel en rendit hommage en 1400.

Au XV^e siècle, Bayères fut acquis par les seigneurs de Châtillon-d'Azergues. Il appartint successivement aux Jomard, aux Camus, puis aux Gaspard, dont nous avons longuement parlé

à propos de Châtillon. En 1649 et 1650, Michel Dufournel, notaire à Lyon, fit élever à Bayères un château flanqué de trois tours, que le seigneur, alors Jean Gaspard, prétendait être de la justice de Bayères-Châtillon et que l'archevêque disait être de celle de Charnay. Le procès durait toujours en 1704.

Jean Gaspard vendit, le 1^{er} mars 1691, Bayères avec Châtillon à Maurice Dufournel, écuyer conseiller et maître des requêtes au Parlement des Dombes, époux de Marie de Bérard, dont la fille Pernette le porte à Jean-Baptiste Inguibert de Pramiral, qui réédifia de fond en comble le château de Bayères et en fit la confortable demeure Louis XV qui subsiste encore. Les registres de Saint-Pierre-le-Vieux à Lyon relatent, à la date du 5 juin 1748, le mariage de haut et puissant seigneur Jean-François-Augustin, comte de Foudras, veuf, fils de défunt haut et puissant seigneur Jacques, comte de Foudras, capitaine d'un bataillon d'infanterie, et de demoiselle Charlotte Henry, résidant au château de Bayères, paroisse de Charnay en Lyonnais, avec Marie-Anne de Mont-d'Or, demoiselle, demeurant rue Tramassac, fille de messire Jean-Claude de Mont-d'Or, chevalier, seigneur d'Ornaison, Montroyé et autres places, et de défunte Marie-Françoise Virginie de Regnaud. Dès 1758, les Inguibert de Pramiral étaient installés à Bayères. Leurs successeurs, les Durand de Châtillon, y résidèrent également.

Bayères suivit encore les destinées de Châtillon et passa à la maison de Chaponnay. La vente à Paul Durand, écuyer, secrétaire du Roi, faite par Elisabeth Chappuis, épouse de Camille de Pramiral, est du 8 septembre 1753. Le nouvel acquéreur a rendu hommage le 24 septembre 1753.

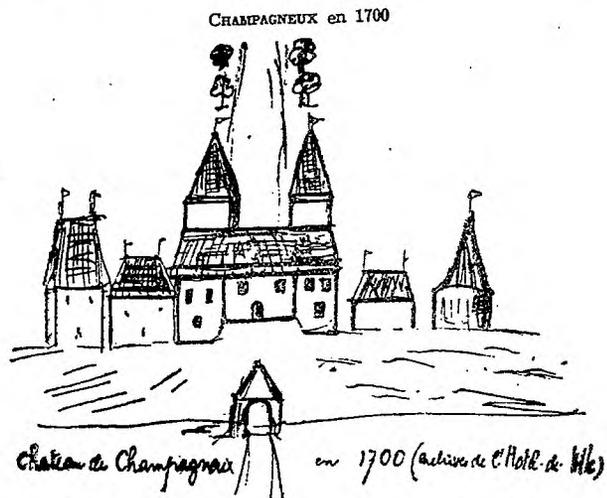
Sous la Révolution, le château de Bayères fut pillé et saccagé ; en 1865, il avait été cédé par les Chaponnay à de simples paysans, quand il fut heureusement acquis par Edouard Aynard, banquier à Lyon, longtemps député du Rhône.

En 1916, la famille Aynard vendit le château de Bayères pour 150.000 francs à l'œuvre de l'*Assistance aux militaires réformés pour tuberculose*. Le nombre des malades hospitalisés dépasse déjà la cinquantaine. Le médecin-chef est le docteur Mouisset, de Lyon.

CHAMPAGNEUX

A une courte distance de la voie ferrée de Lyon à Grenoble, qui occupe une partie de ses anciennes dépendances, le château

de Champagneux offre encore une imposante façade flanquée de deux tours carrées. Les fenêtres sont toutes à petits carreaux, ce qui a gardé au château son allure extérieure. Au premier plan, l'ancien mur que domine au centre l'ancien pont-levis. La partie supérieure qui gardait la trace des hourds a été démolie et remplacée par une ouverture moderne, mais les pierres, d'une teinte ocrée, gisent encore à quelque pas de là, quelques-unes sont même utilisées dans le jardin qui s'étend au devant du château, faible vestige des splendeurs d'autrefois. Sous l'entrée, dont l'arc garde



(dessin d'après le plan du mandement de Béchevelin)

encore sa majesté, se trouve une pièce souterraine dans laquelle on remarque une figure grimaçante. Une tradition qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours veut que cette salle ait servi au XVIII^e siècle à des réunions de francs-maçons, et la figure grimaçante ne serait autre que la représentation du diable. François de Jonage, le seigneur de Champagneux, avait été capitaine au Régiment de Picardie-Infanterie. Or, un autre officier, le chevalier d'Allard, écrit en 1787 : « Il était de bon ton alors de faire partie de la maçonnerie, où se retrouvaient les officiers presque au complet ; j'ai changé d'avis depuis, j'envoiai, en 1790, ma démission à la fois d'officier et de franc-maçon ; je retrouvais bientôt après de ces frères désabusés au siège de Lyon ».

Les réunions ont donc probablement eu lieu, mais la maçonnerie ne s'était pas démasquée et personne alors n'en soupçonnait le danger.

À l'intérieur du vieux château, il ne reste que l'escalier de la tour nord. La rampe en fer forgé porte le monogramme du Christ. Il ne reste aucun vestige des cheminées, trumeaux, bretagnes et boiseries. On a utilisé l'emplacement suivant un but pratique. Une pièce renferme la pharmacie de l'Asile qui a pris possession de la demeure ; dans une autre, une salle de réunions est installée. De nombreuses adjonctions ont été faites aux bâtiments primitifs, mais on a respecté le style de la construction. La cour intérieure est entourée d'une colonnade au rez-de-chaussée. La chapelle, fort vaste, est surmontée d'un dôme qui domine les constructions. Dans la sacristie qui lui fait suite et qui a également de grandes proportions, se trouve un immense tableau peint en 1835 qui représente Saint Jean-de-Dieu montant au ciel, soutenu par des anges ; l'un des anges tient une couronne d'épines entourant le mot *Charitas*. Au-dessous, la vue du château tel qu'il se présentait alors, avec ses dépendances et le paysage environnant. Ce document présente pour l'iconographie du château un intérêt tout particulier. De nouvelles adjonctions sont encore sur le point d'être faites ; à l'entrée actuelle de l'hospice, un revêtement de mosaïque décore les murs.

Champagneux était primitivement une possession de l'abbaye d'Ainay. Le document déjà cité de la fin du XVII^e siècle reproduit le château assez conforme à son plan actuel ; on voit très bien les deux tours carrées à l'arrière-plan de l'entrée fortifiée ; à droite, est un petit corps de bâtiment flanqué d'une tour ronde ; à gauche, un corps de bâtiment plus élevé que celui de droite, est flanqué d'un haut pavillon carré, fortifié.

En 1202, Aymon, Guillaume, Armand et Ponce de Broen, vendent à l'abbaye d'Ainay, pour 21 livres, le droit de garde et d'avouerie de Champagnieu.

En 1268, Geoffroy, prieur d'Ainay, fait donation au couvent d'une vigne au territoire de Champagnieu. Le 1^{er} décembre 1275, Pastorette, fille de Pierre Clerc, vend à Josseland, abbé d'Ainay, pour 16 livres viennoises, une pièce de terre au territoire de Champagnieu, mouvant de la directe d'Ainay. En 1293, le couvent acquiert encore, de Jacquemette la Maréchal, un pré en la paroisse de Champagnieu-en-Viennois.

Le 15 novembre 1519, le couvent vendit à Jacques Vacheresse une terre, à la grange de Champagnieu, sous la pension de 6 livres. Le 22 février 1542, cette terre est à noble Jean du Péret, dit le Goujat, seigneur de Champagneux. Il épousa Catherine du Piochet, dont Jeanne du Péret, danme de Champagneux, qui épousa, le 24 sept. 1550, Antoine Regnauld, fils de Pierre et de Claude de Vinolz. Leur fils, François Regnauld, écuyer, docteur en droit, conseiller en la Cour du Parlement de Dombes, le 18 février 1618, seigneur de Champagneux et de Villette-en-Dombes, mort le 14 septembre 1619, épousa, le 15 décembre 1597, Catherine de la Rochette, encore dame de Champagneux en 1625.

Le 3 janvier 1656, le chapitre d'Ainay, qui était rentré en possession du château de Champagneux, le vendait à Pierre Perrachon, marquis de Saint-Maurice, qui le possédait en 1673 et 1677.

Le 20 mars 1709, Alexandre-Louis Perrachon de Varax et Marie-Thérèse Perrachon, comtesse de Varax, sa sœur, cédèrent à Marie Perrachon, leur sœur, la terre appelée de Champagneux, tant dans la paroisse Sainte-Madeleine appelée la Guillotière que dans la paroisse de Vénissieux.

Le 24 octobre 1719, après midi, Marie-Anne Perrachon de Saint-Maurice, demoiselle, dame du Puy-Saint-Marin, demeurant à Lyon, place Louis-le-Grand, en son nom et en celui de Marie-Thérèse Perrachon de Saint-Maurice, sa sœur, vendit à Jean Fayard l'ainé, bourgeois de Lyon, y demeurant rue Saint-Dominique, « la terre et seigneurie de Champagneux, sise tant en la paroisse de la Madeleine, à présent la Guillotière, qu'en celle de Vénissieux et autres voisines, sans en rien réserver ni retenir, consistant en justice haute, moyenne et basse rente noble, pensions, château, granges, domaines, bâtiments et pigeonnier, terres, prés, vignes, saulées, broteaux, îles et îlotes venant de la succession de leur père, plus toutes les acquisitions faites par Alexandre-Louis Perrachon de Varax, son fils, frère des susdites, les ornemens de la chapelle, meubles meublans, pressoir, cuves, tonneaux, outils d'agriculture et autres effets mobiliers qui sont dans ledit château et autres bâtimens » moyennant 120.000 livres, dont 100.000 pour la terre et 20.000 pour les bestiaux, grains, meubles.

Jean Fayard, écuyer, conseiller-secrétaire du Roi, Maison et Couronne de France, marié à Anne Arnaud, dont : 1° Laurent,

qui suit ; 2° Sibille (16 sept. 1688-24 janvier 1710), mariée le 9 février 1707 à noble Gaspard Albanel, échevin de Lyon, fils de Jean Albanel et de Blanche Dupuy de la Sarra.

Laurent Fayard, seigneur de Champagneux, épousa N. Bourgelat.

En 1729, opposition fut faite par les recteurs de l'Aumône Générale de Lyon à la saisie réelle de la terre et seigneurie de Champagneux, contre Pierre Dugas, chevalier, président à la cour des Monnaies, sénéchaussée et présidial de cette ville, ayant poursuivi en la Cour, la vente et adjudication par décret de la terre de Champagneux.

L'adjudicataire réel fut noble François du Fournel du Breuil, seigneur de Poleymieux et de Pesselay, conseiller du Roi et son procureur en la juridiction de la police de la ville de Lyon, échevin de Lyon en 1704, né à Lyon en 1658, mort à Lyon le 3 mars 1748, juge du bourg de la Guillotière en 1708, fils de noble Guillaume du Fournel, seigneur de Pesselay, et de Madeleine du Fournel.

François du Fournel épousa, le 8 juin 1691, Anne-Madeleine de Gangnières, morte à Lyon le 27 octobre 1730, à 65 ans. De cette union naquit Madeleine du Fournel du Breuil, née à Lyon le 2 juin 1693, morte à Lyon le 6 octobre 1755. Elle y épousa, le 8 février 1723, Antoine de Laurencin, chevalier, seigneur de Prapin, Taluyer, baptisé à Lyon le 21 septembre 1689, mort avant le 12 août 1746, capitaine au Régiment de la Reine-Infanterie. C'est ainsi que les Laurencin devinrent seigneurs de Champagneux.

Du mariage d'Antoine avec Madeleine du Fournel naquit Gabrielle-Anne-Catherine de Laurencin, baptisée à Lyon le 9 avril 1726, mariée à Lyon le 9 janvier 1749, à François Yon de Jonage, chevalier, seigneur de Jonage, Mares etc., capitaine au Régiment de Picardie, chevalier de Saint-Louis, né le 11 juillet 1716, mort le 26 décembre 1792, comparant à l'assemblée de la noblesse à Lyon comme seigneur du fief de Champagneux, fils de Jacques-Claude Yon de Jonage (16 mars 1686-15 mars 1775).

François eut de Gabrielle de Laurencin un fils, Jean-Philippe-Bonaventure Yon de Jonage, chevalier, comte de Jonage, seigneur de Champagneux (13 septembre 1751-30 mai 1820), qui épousa : 1° le 19 mai 1783, Elisabeth de Gaiffier ; 2° le 18 janvier 1792, Louise-Rose-Marie-Sylvie Doria, née à Montpellier

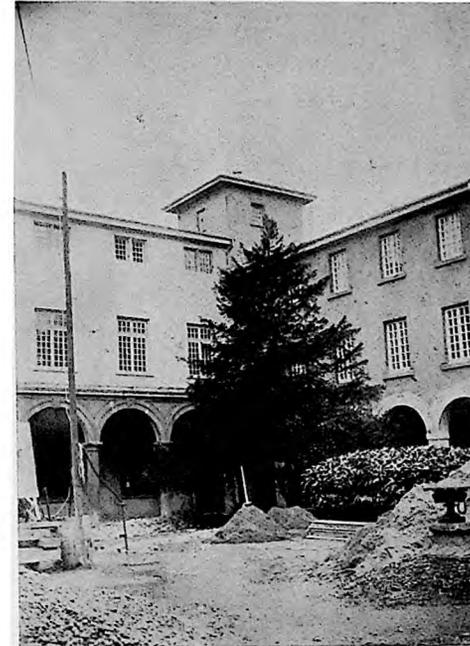
le 22 août 1767, morte à la Durandière le 4 octobre 1833, fille de Jean-Henri Doria, noble Génois, et de Louise-Françoise-Charlotte de Montcalm-Gozon, fille elle-même de Louis-Joseph, marquis de Montcalm, lieutenant-général des armées du Roi, gouverneur du Canada, et d'Anne-Angélique-Louise Talon du Boulay. Du premier lit : 1^o Césarine-Antoinette (29 août 1789-12 août 1813) ; du deuxième lit : entre autres, Marie-César-Antoine Yon, comte de Jonage, né à Lyon le 24 avril 1798, mort à la Durandière le 20 septembre 1865, garde du corps du Roi, député au Corps Législatif, président du Conseil Général de l'Ain, épousa à Vertrieu, le 11 septembre 1826, Elisa Bathéon de Vertrieu (25 oct. 1802-17 décembre 1839), fille de Léonard-Louis Bathéon de Vertrieu, gouverneur de Vienne, et de Thérèse Rebierre de Noullac.

Le comte de Jonage vendit le château et la terre de Champagneux à Lassalle et Loyat, entrepreneurs. Loyat garda les bâtiments et les vendit en 1824 aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Cet ordre hospitalier fut fondé en Espagne par un portugais nommé Jean, que sa charité pour les malheureux fit nommer Jean de Dieu. Il était né le 8 mars 1495 et mourut le 8 mars 1550. Il fonda d'abord à Grenade un grand hôpital avec une communauté, puis l'ordre s'établit en Portugal, Italie, Flandre, Allemagne, Pologne et au-delà des mers. En 1602 il demanda à s'établir en France, et, grâce à la protection de Marie de Médicis, Henri IV lui octroya les Lettres patentes nécessaires.

Sous Louis XVI, l'ordre avait déjà quarante hôpitaux en France. Actuellement il est florissant, et les agrandissements constants de l'ancien château de Champagneux témoignent à la fois de l'utilité de ce saints religieux et du succès qu'obtient leur inlassable dévouement.

CHAMPVERT

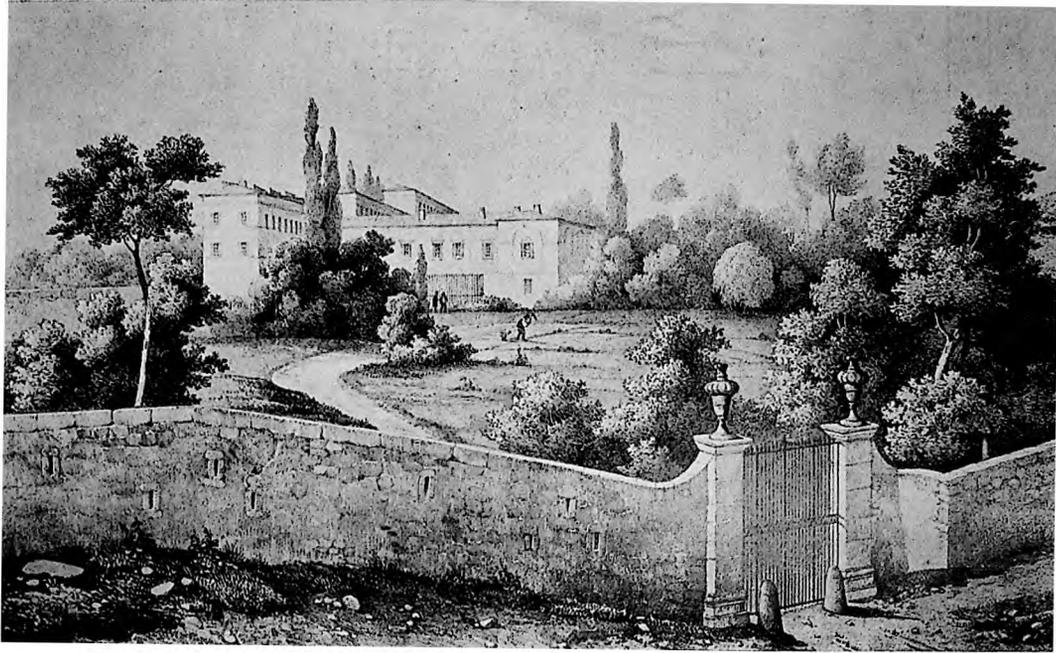
Le château de Champvert, à mi-côte entre Vaise et Saint-Just, n'a presque rien gardé de son ancienne physionomie, depuis sa transformation en clinique. Seules quelques voûtes, de vieux puits, des pierres sculptées ici et là, rappellent le passé. L'érudit docteur Gabourd a bien voulu nous communiquer un dessin représentant le château au début du XIX^e siècle. Avec son bâtiment principal, ses imposantes dépendances, sa tour élevée et sa chapelle, l'antique résidence, embellie par plusieurs



Cour intérieure de Champagneux.

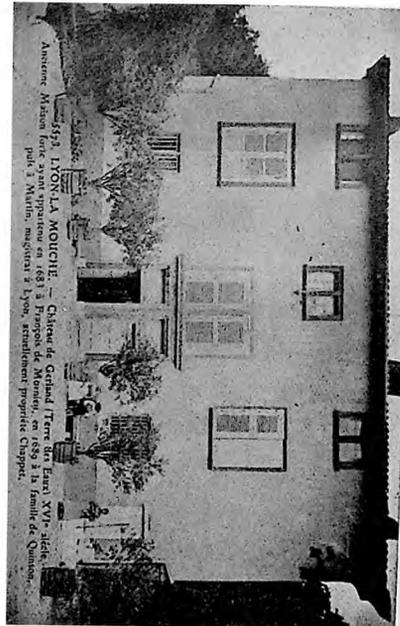
(Photo Max Desisles).

CHAMPVERT
Vue prise au nord (Grande route de Paris par St-Just)
de la belle maison de santé de Champ-Vert, commune de Lyon.

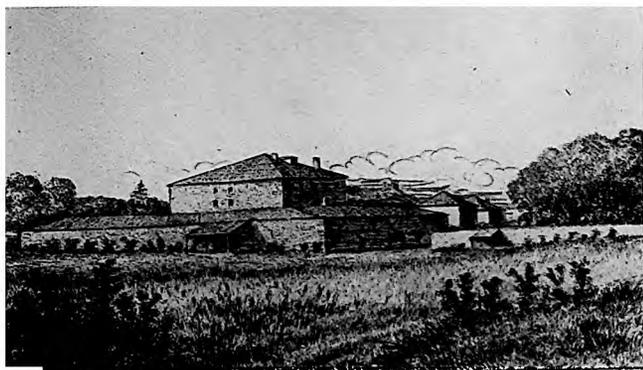


C'est dans cet établissement qu'a été transféré l'ancienne maison de santé dite des bains romains, à St-Just, faubourg de Lyon.

Le château de Gerland

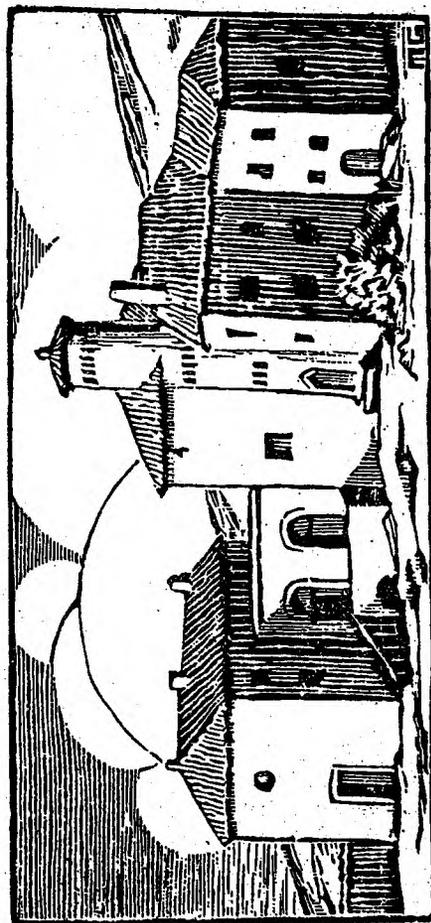


Ancienne Maison de Santé dite des Bains Romains, transférée à Champ-Vert, commune de Lyon, en 1889, par la famille de Quinson.



Château de Gerland (à la Mouche).

(Eau forte de Tony VIBERT).



CHAMPVERT en 1810

(Bois de Marie Granger, d'après un dessin original de la collection du Dr Gabourd)

de nos échevins, avait fort grand air alors qu'elle trônait au centre d'un paysage idéal.

Champvert semble avoir été construit par Jean-François Agnès marchand bourgeois de Lyon, mort en 1639, âgé de 63 ans. Il avait épousé Catherine Fain, morte en 1659.

En 1677, Champvert appartenait à Jacques Messier, qui l'embellit considérablement. Recteur de l'Aumône Générale, échevin de Lyon en 1684-85, il épousa Jeanne Merle, dont Marie-Anne Messier, mariée le 2 octobre 1700 à noble Philippe Bourlier, né le 5 mars 1668, trésorier de la Charité en 1709-10, trésorier de France 1^{er} août 1712-1731, échevin de Lyon en 1719-20, fils de Charles et de Catherine Borde.

En 1712, Champvert était entre les mains de Charles Palerne. Noble Charles Palerne était fils de Zacharie Palerne, bourgeois de Saint-Chamond, né le 11 décembre 1640, testa le 9 juillet 1710, et de Jeanne Perret, fille elle-même de Jean Perret et de Madeleine Gayot. Baptisé le 16 janvier 1668, il fut recteur de l'Aumône Générale, échevin de Lyon en 1730-31 et épousa, le 4 février 1698, Catherine Ruffier, morte le 13 décembre 1751, à 76 ans, fille de Michel et de Marie Ruffier.

Leur fils, Jean-Joseph de Palerne, écuyer, né à Lyon le 29 août 1712, épousa, le 8 mai 1742, Françoise Imbert, qui testa le 18 août 1745, fille de Joseph Imbert et de Françoise de Beaufile, dont : 1^o Jean-Charles-Blaise de Palerne, écuyer, né à Lyon le 2 janvier 1745 ; 2^o Françoise de Palerne, née à Lyon le 26 mai 1743 ; 3^o Marie-Françoise de Palerne, née à Lyon le 29 mai 1747.

Les Palerne firent à Champvert d'importantes transformations et lui donnèrent son aspect définitif, celui que nous reproduisons.

Le 1^{er} octobre 1754, devant Etienne Dalier, notaire à Lyon, testa Jean Mermier, bourgeois de Lyon, receveur général des fermes du Roi. Il lègue à Elisabeth-Françoise, sa très chère épouse, la jouissance pendant sa vie de ses lits garnis, tapisseries, tableaux, glaces, miroirs, trumeaux, chaises, tables, armoires, vaisselle d'étain, tant dans son domicile de Lyon, que dans sa maison de Champvert, il lui laisse la jouissance de Champvert, sa vie durant. Il laisse 100.000 livres à chacun de ses enfants : Benoîte-Elisabeth, Anne-Claudine, Nicolas-Anne, mentionne son fils Gabriel, chanoine régulier de St-Augustin, ordre de St-Antoine, et fait héritier universel son fils aîné Pierre,

écuyer, conseiller du Roi, marié le 4 février 1753, à Marguerite Aulas, fille de Pierre Aulas, seigneur de Moleyse et Frontigny et de Jeanne Bertaud.

En 1782, le château appartenait à Antoine Durand, baron de Châtillon-d'Azergues. Dès 1796, il est devenu la maison Binet, clinique pour maladies nerveuses, passée par alliance entre les mains de la famille Rebatel. Le docteur Fleury Rebatel, marié à Mlle Escot, la dirige aujourd'hui, secondé par sa fille, Mme Moreau.

GERLAND

Nous avons trouvé dans la *Revue du Lyonnais* une description assez enthousiaste de ce château. « C'est un gros bâtiment, couvert en tuiles, avec toiture à quatre pentes, avec les communs adossés du côté du midi. Les fenêtres ont encore leurs meneaux et la porte principale, divisée en deux comme les fenêtres, est formée de menuiseries à panneaux multiples qui sont évidemment les mêmes qu'au temps des Mornieu. On arrive au château, placé entre deux clos entourés de murs, par une avenue de tilleuls et de platanes, bordée de pelouses épaisses et ténues. Par derrière, un bouquet d'arbres magnifiques et quantité de peupliers d'Italie en faisant émerger de la verdure leurs colonnes de feuillage ont fortement contribué à faire de cette résidence une demeure très fraîche pour l'été. »

Un demi-siècle a passé ; nous avons voulu voir ce qu'il en était advenu du château de Gerland depuis sa nouvelle destination. Le grand portail ouvre sur le chemin de Gerland et la magnifique avenue est encore là, quoique rajeunie, de même que les bosquets. Des bancs de pierre, çà et là, invitent au repos. Le château est encore là, lui aussi : ses ouvertures sont les mêmes, mais les volets ont disparu pour faire place à un vitrage dispensateur de clarté, les murs ont reçu un crépissage luisant ; mais, rassurons-nous, le temps en aura raison. Une forme blanche sort du château et nous contemple un instant, mais ce n'est point le fantôme de Claire de Mornieu, ayant transporté ses lourdes chaînes dans cette autre résidence de sa famille, c'est tout simplement une dévouée infirmière qui croit à l'arrivée d'une nouvelle pensionnaire. Le château, toutefois, n'a plus son allure dégagée du côté du midi : on a plaqué, contre sa

LA MIGNONNE

façade latérale, des bâtiments nouveaux, car le discret asile des seigneurs de Gerland n'aurait plus suffi.

Gaspard de Mornieu, écuyer, est seigneur de Gerland à la fin du XVI^e siècle. Il épouse, en 1601, Catherine Scarron, fille d'André Scarron, échevin de Lyon, en 1567. Après lui vint son fils, Melchior de Mornieu, qui épousa, en 1654, Marie Prost de Grangeblanche d'où vint François de Mornieu, seigneur de Gerland, qui épousa, le 18 novembre 1683, Marie de Quinson. A cette époque, « le domaine de Gerland, consistant en maison pour le maître, maison pour le granger, loges, escuries, feniers, cours, jardins clos de murailles, en 702 bichérées de terre labourable, 1009 bichérées de paquerages, prés ou champagnes, 225 bichérées de brotteaux », était estimé 19.000 livres. Par suite de l'alliance précitée, la famille de Quinson hérita de Gerland.

Pierre-Joseph de Quinson, chevalier du Roi au gouvernement de la ville de Vienne, capitaine de cavalerie aux régiments de Brest et de Sauzay, épousa Marie-Anne de Baronnat, dont un fils qui suit. Jean-François de Quinson, chevalier, seigneur de Gerland, lieutenant du Roi de la ville de Vienne, capitaine de cavalerie aux régiments de Villequier et de la Mothe-Haudancourt, chevalier de Saint-Louis, épousa, en 1720, Louise de Marest, baronne de Glareins, fille de Louis de Marest, chevalier, seigneur de Glareins, et d'Antoinette Gaultier, dont un fils, qui suit.

Jean-François-Louis de Quinson de Glareins, chevalier, seigneur de Gerland, substitut du procureur général au Parlement de Paris, procureur général en la cour des Monnaies de Lyon. Il épousa Marie-Françoise Rouvière, fille de Lambert Rouvière chevalier, trésorier de France à Lyon. Il avait testé à Lyon le 16 octobre 1765.

Au XIX^e siècle, le château de Gerland appartient à M. Martin, magistrat à Lyon, mort conseiller à la Cour d'appel de Lyon. Esprit remarquable et parfait au dire de ses contemporains, cet homme, porteur d'un nom modeste, était en réalité le fils d'un gentilhomme forézien appartenant à la meilleure noblesse de sa province, et d'une belle lyonnaise, d'une famille consulaire de cette ville, qui a particulièrement brillé sous la Restauration.

Gerland passa ensuite à la famille Chappet qui l'a possédé jusqu'à ces dernières années. Puis, comme tant d'autres demeures, il est devenu propriété départementale. C'est aujourd'hui la Maison des Mères, asile discret, où bien des infortunés ont trouvé la charité, l'apaisement et parfois même le bonheur.

Le château de la Mignonne a été amputé au XIX^e siècle d'une partie de son domaine. La belle avenue qui, partant des rives de la Saône, à quelques mètres seulement de Saint-Rambert, y conduisait, est maintenant bordée de villas modernes, et la Mignonne, qui plus que jamais mérite son nom, se cache, très humble, derrière un mur de clôture. C'est une construction de la bonne époque du XVIII^e siècle. La façade principale qui a beaucoup d'allure, est au levant ; la façade du midi, qui regarde la Sauvagère, est percée en son milieu d'une porte d'entrée précédée de trois degrés de pierre ; le premier étage n'est plus éclairé que de trois fenêtres, et le second étage de deux. Au nord, les bâtiments forment une aile dont le comble est à pignon aigu ; une cour assez étroite est flanquée d'un escalier de pierre qui conduit au premier étage, mais cette partie a dû être modifiée au XIX^e siècle. Quelques vieux arbres, débris d'un parc bien plus imposant, entourent encore la vieille demeure.

Au XVI^e siècle, ce domaine était occupé par divers petits tènements appartenant aux sieurs Thénard, Béraud, cultivateurs ; Vincent, tailleur à Lyon ; Jean-Claude Monod, greffier de la Conservation des privilèges royaux des foires de Lyon ; Dominique de la Mare, bourgeois de Lyon, et Edouard Mercier, trésorier de France.

La Mignonne appartient ensuite à la famille Roze. Etienne Roze, fils d'Etienne Roze, maître d'hôtel du Roi, fut poursuivi en 1697, pour usurpation de noblesse, mais il fut déchargé en produisant les lettres données à son père, en 1655, par un jugement du 5 mars 1698. Le dernier des Roze, qui avait épousé une Regnaud, vendit la Mignonne à François Tournachon, le 19 août 1766.

François Tournachon, dit l'ainé, était né à Lyon le 25 octobre 1736, de Claude Tournachon, né lui-même à Montluel le 29 juin 1684, marchand mercier à Lyon, recteur de la Charité, et de Philiberte Chazelle. Ecuyer, conseiller secrétaire du Roi, Maison et Couronne de France et de ses Finances, député du commerce de la ville de Lyon à Paris, où il s'établit en 1785, il fut nommé conseiller d'Etat à brevet en 1787 et fut l'un des quatre membres du Conseil royal présidé par Valdec de Lesart, sous l'Assemblée constituante. Lors de la destruction des barrières et des lignes de douane intérieures, il contribua à établir le tarif des douanes extérieures. Plus tard, il fut envoyé

en Italie par le Comité de Salut Public pour activer l'entrée des blés de la Méditerranée. En 1801, le Premier Consul le nomma conseiller de la Cour des Prises maritimes ; en 1810, il donna sa démission et se retira à Versailles où il mourut le 23 décembre 1814. Il avait testé le 21 décembre 1779, mentionnant sa femme et ses trois enfants. François Tournachon épousa à Lyon, paroisse St-Pierre et St-Saturnin, le 16 février 1762, Antoinette Clavière, fille de Jean-François Clavière et de Jeanne-Barbe Revel.

Le 22 mars 1785, François Tournachon revendait la Mignonne à Pierre Suchet, ancien recteur de l'Aumône Générale, demeurant à Lyon, rue Saint-Pierre. La Mignonne comprenait alors « une maison avec chapelle, parterre, bassins et orangerie, plus deux bancs dans l'église du bourg de Saint-Rambert, l'un dans le chœur et l'autre dans la nef, acquis par le sieur Roze et la dame Regnaud, sa femme, par acte du 19 août 1766, à la charge d'une rente annuelle de cinq livres à servir à ladite église ».

Jean-Pierre Suchet, recteur de la Charité en 1779, juge conservateur en 1786, épousa Anne-Marie Jacquier, dont : 1° Louis-Gabriel, né à Lyon le 2 mars 1772, qui devint maréchal de France et duc d'Albuféra ; il épousa, le 16 novembre 1808, Honorine Anthoine de Saint-Joseph, fille du baron et de Rose Clary ; elle mourut le 13 avril 1824, et le maréchal le 3 janvier 1826 ; 2° Gabriel-Catherine, général, aide-de-camp du général chef de l'armée d'Italie.

Le 20 fructidor, an V, par acte dressé par Paul Ribière, chancelier du consulat français, à Gènes, les frères Suchet donnèrent pouvoir à M. Jacquier, négociant, d'aliéner la Mignonne. Le 2 brumaire, An XIII, le château était acquis par Louis Bodin, habitant Paris, « maison de maître avec chapelle, parterre et bassins, deux bancs à l'église de Saint-Rambert, sauf changements survenus depuis la Révolution ». M. Mazade d'Avèze, dans ses Lettres à ma fille, écrit : « La maison de M. Bodin réunit aux agréments de sa situation, tous ceux que la fortune immense et le bon goût du propriétaire pouvaient lui donner : élégance au dedans, promenades agréables, jardins anglais, arbres, fleurs et fruits rares ».

Le 17 mars 1815, M. Bodin vendait la Mignonne à Antoine Benna, vice-président du Tribunal de commerce, membre du Conseil municipal de Lyon, chevalier de la Légion d'honneur. Ce dernier la revendit, le 25 janvier 1831, à Pierre-Victor Favre, négociant à Lyon, quai Saint-Clair. Le 6 décembre 1850, ce

dernier, qui était retiré du commerce et habitait Paris, rue de la Ferme-des-Mathurins, céda la Mignonne à Joseph Frèrejean, fils de Louis et d'Aimée Granger. Joseph Frèrejean avait épousé, le 22 avril 1822, Jenny-Catherine Palluat de Besset, fille d'Antoine-Jean et de Catherine Forissier de Bagnol. De cette union vint un fils, Louis Frèrejean et une fille qui porta la Mignonne à son époux, Léopold de Gaillard, directeur du *Correspondant*, conseiller d'Etat, membre de l'Académie de Lyon, littérateur distingué.

La Mignonne fut ensuite acquise par M. Chamousset qui l'a divisée en appartements. Sa fille l'a apportée par mariage au docteur Dor.

La Mignonne a été utilisée comme clinique au xx^e siècle.

LA SAUVAGERE

On ne reconnaît plus aujourd'hui la magnifique propriété de la famille Sabran. Des bâtisses modernes flanquent déjà les voies qui la reliaient à la Saône et, à quelques mètres en avant de la façade principale, une barrière de bois mesure un domaine désormais des plus réduits. La façade a encore grand air, avec son fronton triangulaire et le bel entablement de sa porte d'entrée, le rez-de-chaussée est surmonté de deux étages et un œil de bœuf occupe le centre du fronton. Deux massifs pavillons carrés en saillie flanquent cette façade, des lucarnes ajoutent leur haute toiture à quatre pans, avec couronnement à balustres. En arrière, sont les communs et les anciennes écuries, que domine une haute tour carrée en retrait surmontée d'un belvédère circulaire avec dôme, soutenu par des colonnes d'un style sobre mais pur. De cet observatoire, on jouit d'une vue merveilleuse sur l'Île-Barbe, Cuire, Caluire, etc. La tour est décorée d'une horloge. Au nord des communs, on admire encore un superbe portail ouvrant sur le chemin qui mène à la Saône. La plupart des dépendances sont aujourd'hui occupées par toute une population ouvrière, et c'est un véritable quartier qui remplacera à bref délai ce qui fut l'une des gentilhomnières les plus cossues de la banlieue lyonnaise.

En 1695, le château de la Sauvagère était déjà une importante demeure : « le tènement de la maison de la Sauvagère se compose de plusieurs appartements, avec jeu de billard, une fontaine qui flue jusque dans la cuisine, un jardin avec bassins et jets d'eau, entourés de 75 orangers, une grande allée et une perspective, autres grandes allées, un bois taillis. »

En 1590, le tènement était rempli en grande partie de rochers, de gros noyers et de terrains en friche. En 1680, il y avait encore beaucoup de chênes et de noyers. Le tènement qui était de la directe de l'Abbaye de l'Île-Barbe, figure dans ses terriers de 1477, 1483 et dans une déclaration faite le 20 avril 1478, par vénérable Eustache de Vaugrigneuse, sacristain du monastère. Plus tard, un bourgeois de Lyon, Christophe Béraud, frère d'Alexandre Béraud, greffier en la sénéchaussée de Lyon, s'y établit.

Daniel Johannin, mort en 1637, est qualifié seigneur de la Sauvagère ; il avait épousé Claudine Bouchard, un de leur fils, Jean-Baptiste, épousa : 1^o N. Manesq, et 2^o Anne Garbot. Il mourut le 27 août 1674 conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat et privé, laissant du premier lit un fils, Pierre Johannin, seigneur de Chantemerle et de la Sauvagère, capitaine au régiment de Lyonnais. Le 12 mai 1677, Pierre Johannin vendait la Sauvagère à Claude de Billy qui y joignit la partie de la terre que les Béraud gardèrent encore. Claude de Billy était fils de Pierre et d'Anne de Fenoyl. Il laissa deux fils, Horace, marié à Jeanne Vialis, et Claude. Le 13 décembre 1695, la Sauvagère était vendue judiciairement au Tribunal de la Sénéchaussée à Léonard Lacroix, marchand bourgeois de Lyon. Ce dernier, fils de Paul Boussin, dit la Croix, et de Benoîte Bathéon, était né le 5 novembre 1648 et mourut le 2 octobre 1702, et avait épousé le 1^{er} avril 1670, Françoise Bergiron (19 octobre 1648-21 janvier 1728), fille de Nicolas et de Christine des Brosses, leur fils, Jean de Lacroix, chevalier, seigneur de Laval, etc. (23 juillet 1675-29 janvier 1730), succéda à son père à la Sauvagère, il fut trésorier de France à Lyon et épousa, le 13 janvier 1702, Marie Pasquier (26 mars 1685-janvier 1741), fille de Pierre et de Marie Mollien. Leur fils, Jean de Lacroix, vendit, le 20 août 1744, la Sauvagère à son fils Léonard, mais ce dernier mourut presque aussitôt au siège de Coni et le domaine passa à ses frères et sœurs qui le revendirent le 27 février 1749 à Joseph Dupy, tireur d'or demeurant à Lyon, rue de l'Arbre-Sec. La Sauvagère comprenait alors « un tènement de maison, avec chapelle, cour, parterre, jardin allée de charmes, bosquets, basse-cour, verger, terres et bois ». Un inventaire du 30 avril 1774 mentionne « dans le salon de compagnie, huit tableaux, une tapisserie en toile peinte, un grand tableau et plusieurs pièces de porcelaine sur la cheminée ; un meuble de laine rouge, des guéridons sur pieds dorés, plus encore cinq tableaux de maîtres, dans les chambres

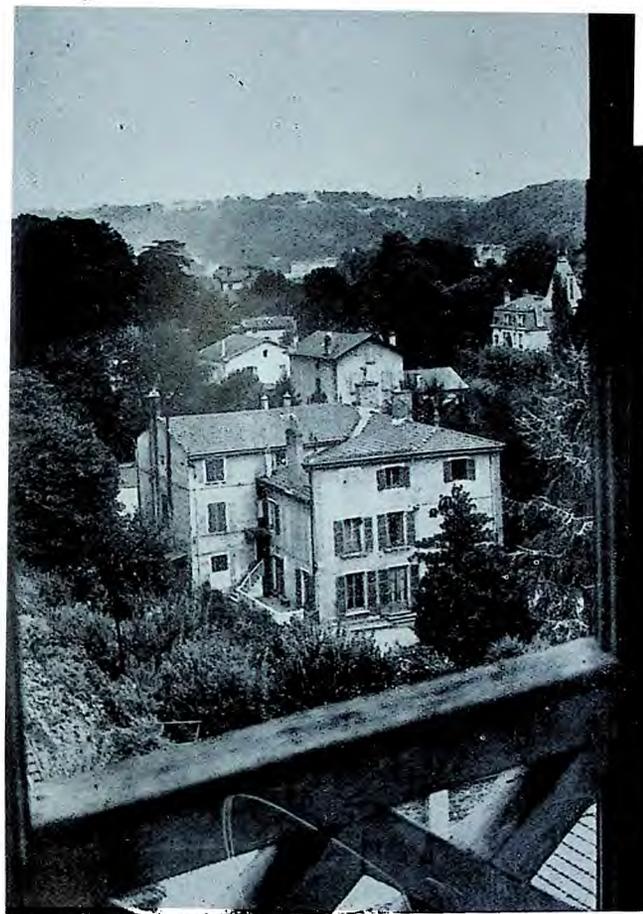
à coucher, des tapisseries en laine, des tentures doublées de satin blanc, des rideaux en soie, des glaces avec des bras en cuivre. Dans la chapelle, des tableaux et des ornements de soie et d'or ».

Joseph Dupy vendit la Sauvagère, le 30 août 1774, à Joseph Steinmann, négociant à Lyon, y demeurant, rue des Deux-Angles, paroisse St-Pierre. L'acte mentionne les statues en pierre blanche qui décoraient le parterre, devant la maison. Il était fils de Jean-Henri Steinmann, teneur de livres et de Jeanne-Marie Meunier, il fut recteur de la Charité de 1776 à 1780, échecvin en 1788 et fut inhumé dans l'église des Carmélites, le 22 avril 1798. Il épousa 1^o le 3 janvier 1760, Madeleine-Jacqueline Sacquin, fille de Pierre, bourgeois de Lyon, et de Louise David ; 2^o Agathe Guiffroy. Il eut du 1^{er} lit Louise-Henriette Steinmann, née le 23 mars 1761, mariée le 18 juillet 1780 à Jean-Louis Bœuf de Curis, trésorier de France, fils d'Honoré et de Catherine Terrasse, auquel elle apporta la Sauvagère. Né à Lyon, le 28 décembre 1749 il mourut martyr de la révolution, sur la place des Terreaux, le 28 décembre 1793.

Le 26 juillet 1781, les deux époux cédaient la Sauvagère à Guillaume-Benoît Couderc, banquier à Lyon, rue Lafont. Ce dernier fut député de la sénéchaussée de Lyon à l'Assemblée nationale et mourut en mai 1809, à 67 ans. Il laissa deux enfants : Jean Couderc, marchand de soie, député du Rhône de 1822 à 1824 et de 1827 à 1834 et Louise-Marguerite Couderc. En 1810, Mazade d'Avèze écrit : « La Sauvagère qui appartient à M. Couderc est plutôt un château qu'une maison. La magnificence et l'étendue de son parc, la forme de ses bâtiments, tout annonce l'habitation d'un homme puissant ; celui qui la possède quoique très riche, se distingue bien davantage encore par ses connaissances et ses vertus que par sa fortune ». Le 17 mai 1817, Jean Couderc et sa sœur vendaient la Sauvagère à la maison de commerce très importante établie à Lyon, Grand-rue des Capucins Charles Depouilly, Louis Schirmer et C^o. Les vendeurs se réservent un petit terrain pour y faire transporter les sépultures de leur famille qui devaient se trouver dans la chapelle. Depuis lors, ces tombes avec leurs dalles ont été transportées au cimetière de Loyasse.

MM. Depouilly et Schirmer installèrent à la Sauvagère une fabrique de soieries dans un bâtiment contenant six salles et un dortoir à l'entrée de la grande cour. Le 29 février 1820, ils cédaient la Sauvagère à Charles Berna, négociant, place St-Clair mort le 27 mai 1832, ayant marié sa fille en 1824, à Pierre

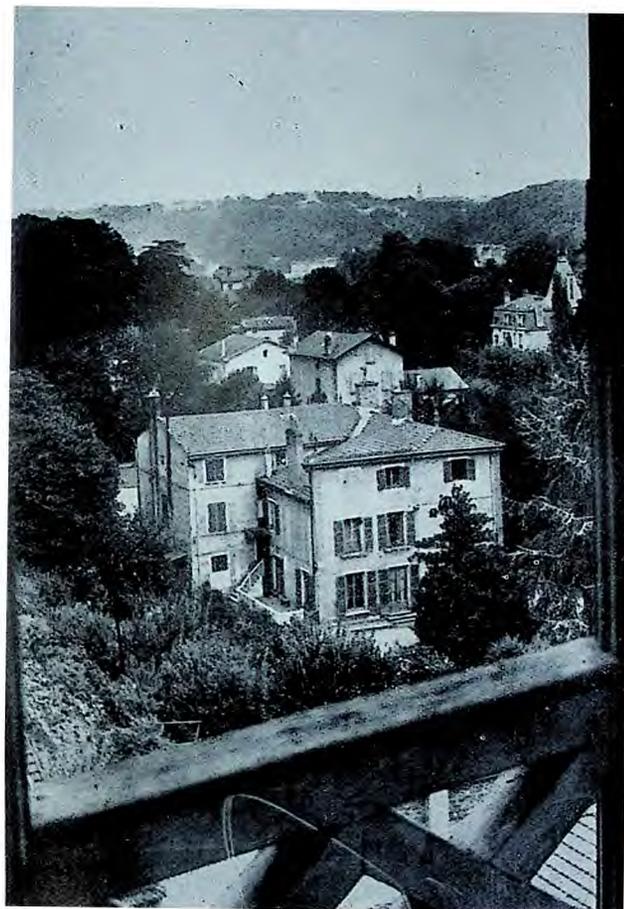
Sabran, mort le 14 décembre 1871. A la fin de 1874, la Sauvagère était attribuée à Hermann Sabran, avocat, président de la Commission des Hospices, dont la fille unique, Renée Sabran, fut arrachée, jeune encore, à l'affection des siens ; un hôpital, au bord de la mer, donné par les parents éplorés aux hospices, garde le nom de l'enfant si regrettée. Hermann Sabran légua la Sauvagère à ses neveux qui la vendirent vers 1920 à M. Joie, qui y établit une clinique. La Sauvagère passa ensuite à Monsieur Pillot qui lui garda la même destination, mais cette clinique est aujourd'hui abandonnée. La partie du château que flanque la tour carrée avec son belvédère a été acquise, il y a quelques années, par M. Lauvergnat, négociant, place de la Buery, à Tarare, qui y a installé divers locataires. (1)



La Mignonne. Vue prise du belvédère de la Sauvagère ;
à l'arrière plan, le château de l'Île Barbe et le clocher de Caluire.

(1) Pour plus amples détails sur les *Châteaux du Lyonnais et du Beaujolais*, consulter les deux volumes déjà parus aux *Editions de la République Lyonnaise*, 9, rue de l'Hôtel-de-Ville. Chaque volume tiré à 200 ex. numérotés, est orné de 50 bois de M^{lle} Marie Granger, et vendu 50 fr. seulement. (20 ex. de luxe avec double suite des bois, 100 fr.)

Sabran, mort le 14 décembre 1871. A la fin de 1874, la Sauvagère était attribuée à Hermann Sabran, avocat, président de la Commission des Hospices, dont la fille unique, Renée Sabran, fut arrachée, jeune encore, à l'affection des siens ; un hôpital, au bord de la mer, donné par les parents éplorés aux hospices, garde le nom de l'enfant si regrettée. Hermann Sabran légua la Sauvagère à ses neveux qui la vendirent vers 1920 à M. Joie, qui y établit une clinique. La Sauvagère passa ensuite à Monsieur Pillot qui lui garda la même destination, mais cette clinique est aujourd'hui abandonnée. La partie du château que flanque la tour carrée avec son belvédère a été acquise, il y a quelques années, par M. Lauvergnat, négociant, place de la Buery, à Tarare, qui y a installé divers locataires. (1)



La Mignonne. Vue prise du belvédère de la Sauvagère ; à l'arrière plan, le château de l'Île Barbe et le clocher de Caluire.

(1) Pour plus amples détails sur les *Châteaux du Lyonnais et du Beaujolais*, consulter les deux volumes déjà parus aux *Editions de la République Lyonnaise*, 9, rue de l'Hôtel-de-Ville. Chaque volume tiré à 200 ex. numérotés, est orné de 50 bois de M^{lle} Marie Granger, et vendu 50 fr. seulement. (20 ex. de luxe avec double suite des bois, 100 fr.)



La Sauvagère (Saint-Rambert-l'Île-Barbe).

(Photo Max Desisles).

ALBUMS DU CROCODILE

6 numéros par an.

PROGRAMME GÉNÉRAL

Ces albums sont consacrés au milieu hospitalier lyonnais.

Chaque année il est publié un album sur :

Un Hôpital, un Grand Patron, un Poète ou Prosateur, un Chansonnier, un Artiste, un Sujet divers.

De préférence, chaque personne ou sujet aura un album spécial. Suivant leur importance, cependant, certains auteurs, personnages ou sujets, pourront avoir plusieurs albums ou, par contre, être groupés en un seul.

Hôpitaux : l'Hôtel-Dieu, la Charité, Grange-Blanche, l'Ancienne et la nouvelle Faculté, l'Antiquaille, les Chazeaux, la Croix-Rousse, Debrousse, le Perron, Sainte-Eugénie et Giens.

Grands Patrons : OLLIER, GENSOU, D. MOLLIERE, A. BONNET, PONCET, JABOULAY, GANGOLPHE, LAROYENNE, les POLLOSSON, VALLAS, RENAULT, R. LÉPINE, TEISSIER, WEILL, J. COURMONT, BARD, DEVIC, GAILLETON, AUGAGNEUR, FOCHER, FABRE, COMMANDEUR, C. GAYET, GAREL, DESTOT, C. MARTIN, etc.

Poètes, écrivains, historiens : CHAVANNE, F.-M. LEVRAT, A. DUMAREST, SABATIER, GRIVET, FAISANT, BONNAUD, RIVIÈRE, AUDRY, B. LYONNET, CARLE, VIGNARD, BOVIER, J. LACASSAGNE, J. LACROIX, VACHER, CHEVALLIER, CHARPY, etc...

Chansonniers : DESTOT, BONNE, CARLE, JAMBON, FRANCILLON, L. MICHEL, REY, CHAMPET, A. et J. LACASSAGNE, DUCLOS, CHARLEUX, LESBROS, H. GARDÈRE, CLAVEL, LAGÈZE, TILLIER, CHAUFUIS, etc...

Dessinateurs, sculpteurs : DESTOT, BONNE, BRIAU, P. BONNET, BRANCHE, DUCLOS, RICARD, CHARLEUX, MME VINCENT, ARNAUD, G. BERTRAND, etc...

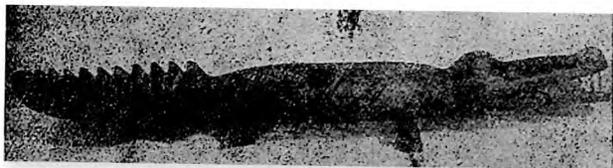
Sujets divers : Œuvres d'art des Hospices (LOISON) ; Médailles médicales (LANNOIS) ; Photos rassemblées des promotions, Tatouages (J. LACASSAGNE) ; Tourisme (CARLE) ; Dîners de fin de semestre (L. MICHEL) ; Traditions d'Internat, Les Revues (CARLE) ; Diffusion de l'École lyonnaise, Les Bibliothèques, Ex-libris médicaux (ROUSSET), etc...

Gardez vos albums ; pour vous aider à les conserver, une généreuse Maison vous remettra chaque année, nous l'espérons,
Un Classeur.

Vous aurez ainsi une collection qui vous rappellera les cahiers de salle de garde et formera en quelques années un véritable

Livre d'Or des Hôpitaux.

Veillez nous adresser vos suggestions et tous documents pouvant être utilisés pour la préparation de ces Albums : textes, dessins, photos, souvenirs, etc... qui, en attendant leur publication, seront classés à nos archives ou vous seront renvoyés après clichage ou copie, si vous le désirez.



La Sauvagère (Saint-Rambert-l'Île-Barbe).

(Photo Max Desisles).

